Le drame d'une civilisation qui a oublié le Bien absolu, relativisé la vérité et prétend construire un monde sans son Créateur

Imaginons un instant un monde sans Dieu.

Nous ne parlons pas nécessairement d'un monde sans églises, sans crucifix, sans prêtres ou sans personnes qui prient. Imaginons quelque chose de beaucoup plus profond : un monde dans lequel Dieu aurait cessé d'être le fondement de l'existence, la référence ultime de la morale, la source de toute vérité et la mesure définitive de la justice. Un monde dans lequel l'homme n'aurait plus à répondre de ses actes devant personne au-dessus de lui.

Que se passerait-il alors ?

Qui pourrait dire au puissant que ses décisions sont injustes ? Qui pourrait rappeler au gouvernant que son autorité a des limites ? Sur quel fondement pourrions-nous affirmer qu'une action est véritablement bonne ou mauvaise, même lorsqu'une société entière l'accepte ou la rejette ? Quelle valeur aurait la dignité humaine si elle dépendait exclusivement d'une décision politique, d'une convention sociale ou de l'utilité que représente chaque personne ?

Et surtout, que resterait-il de l'homme lorsqu'il cesserait de regarder vers le ciel ?

La question n'est pas simplement philosophique. Elle est profondément spirituelle, morale et culturelle. Elle concerne la famille, l'éducation, la politique, la justice, la science, les relations humaines et le sens même de notre existence.

La tradition catholique a toujours enseigné que Dieu n'est pas un élément accessoire de la vie humaine, une sorte de complément religieux que nous pouvons intégrer lorsque cela nous convient. **Dieu est le fondement de tout ce qui existe.** Il n'est pas un besoin psychologique inventé par l'homme, mais l'Être dont procède toute réalité et vers lequel toute créature est ordonnée.

C'est pourquoi un monde qui prétend vivre sans Dieu ne se contente pas de faire abstraction d'une croyance religieuse. Il risque de perdre le fondement ultime qui permet de comprendre qui est l'homme, pourquoi il possède une dignité inviolable, ce que signifie le bien et pourquoi la vérité mérite d'être défendue, même lorsqu'elle dérange.

La question fondamentale est celle-ci : l'homme peut-il devenir sa propre mesure sans finir par devenir également son propre juge, son propre législateur et son propre maître ?

1. Dieu n'est pas un ajout au monde : Il en est le fondement

La première erreur lorsque l'on parle d'un monde sans Dieu consiste à imaginer que Dieu est une réalité parmi d'autres, comme s'il était possible de retirer sa présence sans rien changer d'essentiel.

Mais le Dieu de la foi catholique n'est pas une créature puissante qui habite quelque part dans l'univers. Il n'est pas une force supplémentaire au sein de la nature, ni un être qui rivalise avec l'homme pour occuper une place.

Dieu est le Créateur. Tout ce qui existe reçoit de Lui son être.

Le livre de la Genèse commence par une affirmation fondamentale : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre » (Genèse 1,1).

Cette phrase contient l'une des vérités les plus importantes de la foi chrétienne : l'univers ne s'explique pas lui-même dans son fondement ultime. La création n'est pas Dieu, mais elle n'existe pas non plus indépendamment de Lui.

Saint Paul exprime cette dépendance radicale lorsqu'il écrit :

« C'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être » (Actes 17,28).

Il ne s'agit pas d'affirmer que Dieu était seulement présent à l'origine de l'univers, puis qu'il s'en est retiré en laissant toutes choses fonctionner d'elles-mêmes. La doctrine catholique enseigne également la conservation de toutes choses dans l'être : Dieu soutient continuellement tout ce qu'il a créé.

Le Catéchisme de l'Église catholique, aux numéros 301 et 302, explique que Dieu n'abandonne pas sa création, mais qu'il la conserve et la conduit vers sa perfection.

Cela a des conséquences considérables.

Si Dieu est le fondement de notre existence, l'homme n'est pas le propriétaire absolu de lui-même. Il est une créature dotée d'intelligence, de liberté et de dignité, mais il n'est pas son propre créateur.

Sa liberté est véritable, mais elle n'est pas illimitée. Son intelligence est extraordinaire, mais elle n'est pas omnisciente. Son autorité peut être légitime, mais elle n'est jamais absolue.

L'homme est grand précisément parce qu'il a été créé par Dieu, et non parce qu'il aurait réussi à s'affranchir de Lui.

Un monde sans Dieu, compris comme un projet d'autonomie absolue, commence par une promesse apparemment séduisante : l'homme sera libre parce qu'il n'aura plus à répondre devant aucune autorité transcendante.

Mais cette promesse renferme une contradiction.

Si l'homme ne reconnaît aucune vérité au-dessus de sa volonté, il ne dispose pas non plus d'un fondement ultime pour limiter cette volonté. Et lorsque la volonté devient la mesure de toutes choses, la liberté risque de se confondre avec le pouvoir d'imposer ses propres désirs.

2. Un monde sans Dieu : qui se trouve au-dessus du puissant ?

C'est peut-être l'une des questions les plus importantes de notre époque.

Qu'est-ce qui peut arrêter le puissant lorsqu'il ne reconnaît plus aucune autorité supérieure à lui-même ?

L'histoire humaine est remplie d'exemples de personnes et d'institutions qui ont utilisé leur pouvoir pour soumettre, exploiter ou détruire d'autres êtres humains.

C'est pourquoi les grandes traditions juridiques et morales ont tenté d'établir des limites à l'autorité. Cependant, du point de vue chrétien, il existe une question qui précède toute législation : **aucun pouvoir humain n'est absolu, car Dieu seul possède l'autorité absolue.**

Le roi n'est pas au-dessus de Dieu. Le gouvernant n'est pas au-dessus de Dieu. Le juge n'est pas au-dessus de Dieu. Le riche, l'influent, le puissant et le sage ne le sont pas davantage.

Tous sont des créatures. Tous sont soumis à la vérité et tous devront répondre de leurs actes.

L'Écriture présente cette réalité à plusieurs reprises.

Dans le livre de Daniel, nous trouvons un avertissement adressé à Nabuchodonosor, un roi puissant qui avait oublié que son autorité ne dépendait pas de lui seul :

« Le Très-Haut domine sur le règne des hommes et le donne à qui il lui plaît » (Daniel 4,29).

Le message est sans équivoque : le pouvoir politique ne constitue pas une souveraineté absolue.

L'Évangile nous offre également un enseignement décisif lorsque Pilate interroge Jésus-Christ. Face à l'autorité du gouverneur romain, Jésus déclare :

« Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir, s'il ne t'avait été donné d'en haut » (Jean 19,11).

Le Christ ne nie pas l'existence des autorités civiles et n'affirme pas que toute autorité humaine soit illégitime. Il rappelle que même le pouvoir qui prétend le juger reste soumis à une réalité supérieure.

Cette vérité revêt une importance extraordinaire.

Lorsqu'une société reconnaît qu'il existe une loi morale qui ne dépend pas du gouvernant, elle dispose d'un critère permettant de juger également les lois injustes.

Lorsqu'elle reconnaît que la dignité humaine vient de Dieu, elle peut affirmer qu'aucune majorité n'a le droit de transformer une personne innocente en instrument.

Lorsqu'elle reconnaît que le pouvoir doit servir le bien commun, elle peut dénoncer son utilisation au profit particulier de ceux qui l'exercent.

Mais que se passe-t-il lorsque le pouvoir cesse de reconnaître toute limite morale objective ?

Cela ne signifie pas que tous les gouvernants deviennent automatiquement des tyrans. Cela ne signifie pas non plus qu'une personne qui ne croit pas en Dieu soit incapable d'agir justement.

Cela signifie quelque chose de différent et de plus profond : **si l'on élimine toute référence à une vérité morale supérieure, la société doit trouver d'autres fondements pour justifier ses limites et risque de faire dépendre celles-ci des accords, des intérêts ou des rapports de force.**

Or, les accords humains peuvent changer.

Les lois peuvent être modifiées. Les majorités peuvent se tromper. Les institutions peuvent se corrompre.

Ce qui était considéré comme injuste hier peut devenir légal demain. Ce qu'une génération jugeait inacceptable peut être présenté par la suivante comme un droit.

La légalité et la justice ne sont pas nécessairement la même chose.

Pour le chrétien, une loi ne devient pas juste simplement parce qu'elle a été adoptée selon une procédure légale. Elle doit également respecter la loi morale.

C'est pourquoi le Catéchisme de l'Église catholique, au numéro 1902, enseigne que l'autorité ne tire pas sa légitimité morale d'elle-même, mais qu'elle doit s'exercer dans le respect de l'ordre moral.

Un monde sans Dieu peut conserver des lois, des institutions et des tribunaux. Mais il doit alors expliquer d'où provient, en définitive, l'obligation morale d'obéir à une justice qui ne peut être réduite à la volonté de ceux qui détiennent le pouvoir.

3. Sans le Bien absolu, que signifie réellement être bon ?

Nous vivons à une époque où l'on parle constamment de valeurs.

On parle de solidarité, de tolérance, d'égalité, de respect, de liberté, d'empathie et de coexistence. Ce sont des notions importantes et beaucoup d'entre elles expriment des biens humains authentiques.

Cependant, une question est rarement posée : qu'est-ce qui rend ces valeurs véritablement bonnes ?

Sont-elles bonnes parce que la majorité les accepte ? Parce qu'elles sont utiles à la coexistence ? Parce qu'elles produisent du bien-être ? Parce qu'une culture particulière les considère comme souhaitables ?

Si la bonté dépend exclusivement de nos préférences, elle cesse d'être une réalité que nous devons découvrir et respecter pour devenir quelque chose que nous pouvons redéfinir selon nos convenances.

La foi catholique soutient tout autre chose.

Le bien n'est pas bon parce que nous l'avons décidé. Il est bon parce qu'il participe à l'ordre de vérité et de bonté dont le fondement ultime est Dieu.

Dieu n'est pas simplement quelqu'un qui obéit à une norme morale supérieure à Lui. Il n'est pas non plus quelqu'un qui invente arbitrairement le bien et le mal. La tradition théologique chrétienne reconnaît en Dieu la plénitude même du Bien.

Saint Thomas d'Aquin développe cette doctrine dans sa réflexion sur Dieu comme Bien suprême et fin ultime de toutes les créatures.

Le Catéchisme, au numéro 1950, explique que la loi morale est l'œuvre de la sagesse divine et qu'elle peut être définie comme une instruction paternelle de Dieu, prescrivant à l'homme les chemins et les règles de conduite qui conduisent à la béatitude.

Cela signifie que la morale chrétienne n'est pas un ensemble d'interdictions destinées à limiter le bonheur humain.

Elle est une orientation vers le véritable bien.

Dieu n'interdit pas le mal parce qu'il voudrait priver l'homme de quelque chose de bon. Il l'interdit parce que le mal détruit l'homme, l'éloigne de sa véritable finalité et l'introduit dans une contradiction avec l'ordre pour lequel il a été créé.

Le péché promet la liberté, mais finit par produire l'esclavage.

Jésus-Christ l'exprime clairement :

« Quiconque commet le péché est esclave du péché » (Jean 8,34).

Dans un monde qui a perdu sa référence au Bien absolu, il existe un danger : celui de voir la morale réduite aux préférences personnelles, aux conventions sociales ou aux décisions individuelles.

Ce qui importe n'est plus de savoir si quelque chose est bon ou mauvais en soi, mais si quelqu'un le considère comme acceptable.

Mais une société ne peut pas vivre indéfiniment de cette manière sans se heurter à de profondes contradictions.

Si tout dépend de la perception individuelle, de quelle autorité pouvons-nous condamner une injustice lorsque celui qui la commet estime agir correctement ?

Si chacun définit son propre bien, que se passe-t-il lorsque le bien de l'un exige la destruction du bien de l'autre ?

La foi chrétienne ne répond pas à ces questions en faisant appel aux goûts personnels, mais à une vérité objective sur l'homme et sa destinée.

Ce n'est pas nous qui créons le bien. Nous sommes appelés à le reconnaître, à l'aimer et à le pratiquer.

4. Sans la Vérité, l'homme finit par vivre d'opinions

Une autre conséquence de l'idée d'un monde sans Dieu est la perte d'une référence définitive permettant de comprendre la vérité.

La société contemporaine dispose d'une quantité extraordinaire d'informations. Il n'a jamais été aussi facile d'accéder aux connaissances, aux recherches, aux documents et aux opinions.

Cependant, disposer d'informations ne signifie pas nécessairement vivre dans la vérité.

La vérité peut être inconfortable. Elle peut remettre en question nos décisions, dénoncer nos erreurs et nous obliger à changer de vie.

C'est pourquoi, parfois, nous préférons une opinion qui nous rassure à une vérité qui nous transforme.

Le christianisme ne considère pas que la vérité soit une construction de la volonté humaine.

La vérité existe indépendamment du fait que nous l'acceptions ou que nous la rejetions.

Jésus-Christ ne s'est pas présenté simplement comme un maître transmettant des opinions religieuses. Il a prononcé une affirmation extraordinaire :

« Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie » (Jean 14,6).

Il n'a pas seulement dit qu'il connaissait la vérité ou qu'il enseignait un chemin pour y parvenir. Il s'est identifié personnellement à la Vérité.

Cette affirmation constitue le cœur de la foi chrétienne.

La vérité n'est pas une idée abstraite séparée de Dieu. Elle trouve sa plénitude en Jésus-Christ, le Verbe éternel fait chair.

C'est pourquoi un monde qui rejette toute référence à la vérité transcendante risque de transformer la vérité en quelque chose de négociable.

Aujourd'hui, ce qui est considéré comme vrai peut être tenu pour faux demain. Les mots peuvent changer de sens. Les faits peuvent être interprétés en fonction d'intérêts particuliers. Les convictions peuvent devenir des produits de consommation.

Il ne faut pas confondre cette réalité avec la diversité légitime des opinions.

Les êtres humains peuvent avoir des désaccords sur des questions économiques, culturelles, scientifiques ou politiques sans que toutes les opinions aient la même valeur. Certaines interprétations sont mieux fondées que d'autres.

Le problème apparaît lorsque l'on nie qu'il existe une vérité capable de juger nos propres opinions.

Benoît XVI a réfléchi à de nombreuses reprises au relativisme et à ses conséquences pour la culture contemporaine. Sa préoccupation ne consistait pas à nier la complexité des questions humaines, mais à mettre en garde contre une mentalité qui finit par se méfier de toute vérité objective et universelle.

Car lorsque la vérité cesse d'être une référence, l'opinion la plus influente peut finir par prendre sa place.

Et lorsque l'influence remplace la vérité, la personne qui contrôle le récit acquiert une capacité extraordinaire à orienter ce que les autres considèrent comme réel.

La vérité, au contraire, libère.

Jésus l'affirme dans l'Évangile :

« La vérité vous rendra libres » (Jean 8,32).

Il ne s'agit pas d'une liberté comprise comme l'absence de toute limite, mais de la libération du mensonge, de l'erreur et de l'esclavage du péché.

L'homme a besoin de la vérité parce qu'il a été créé pour vivre en elle, et non pour fabriquer une réalité à la mesure de ses désirs.

5. Un monde sans Dieu ne serait pas nécessairement un monde sans religion : l'homme cherche toujours quelque chose à adorer

Il existe un paradoxe intéressant dans l'histoire de l'humanité.

L'homme peut rejeter l'existence de Dieu, mais il lui est difficile de vivre sans placer une réalité quelconque au centre de son existence.

Il peut faire de l'argent sa finalité. Il peut rechercher le pouvoir comme objectif suprême. Il peut absolutiser le plaisir, l'idéologie, le prestige, la technologie ou sa propre image.

Tous ces biens ne sont pas mauvais en eux-mêmes. L'argent peut servir à aider son prochain, le pouvoir peut être exercé légitimement et la technologie peut contribuer au développement humain.

Le problème apparaît lorsqu'une réalité limitée occupe la place qui revient à Dieu seul.

L'Écriture présente cette tentation dès ses premières pages.

Dans le récit de la Genèse, le serpent promet à nos premiers parents :

« Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal » (Genèse 3,5).

Le péché originel contient une prétention à l'autonomie : l'homme veut déterminer par lui-même le bien et le mal, en faisant abstraction de la relation d'obéissance et de confiance qui l'unit à son Créateur.

La tentation ne consiste pas simplement à vouloir connaître. Elle consiste à vouloir prendre la place de Dieu.

Cette même logique peut réapparaître sous différentes formes tout au long de l'histoire.

L'homme peut rejeter l'adoration de Dieu et finir par adorer ses propres créations.

Saint Augustin, dans ses *Confessions*, a exprimé l'une des intuitions spirituelles les plus

profondes de la tradition chrétienne :

« Tu nous as faits pour toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose en toi. »

Cette célèbre affirmation résume une vérité fondamentale : l'être humain possède une orientation vers Dieu qu'aucune réalité créée ne peut satisfaire pleinement.

Nous pouvons obtenir de la reconnaissance et continuer à nous sentir vides. Nous pouvons accumuler des richesses et découvrir que nous n'avons pas trouvé le bonheur. Nous pouvons atteindre des positions de pouvoir et continuer à éprouver de la peur, de l'insécurité et de la solitude.

Non pas parce que ces biens sont dépourvus de valeur, mais parce qu'ils ne peuvent pas occuper la place de notre fin ultime.

Le Catéchisme, au numéro 27, enseigne que le désir de Dieu est inscrit dans le cœur de l'homme, parce que l'homme a été créé par Dieu et pour Dieu.

Un monde sans Dieu ne serait donc pas nécessairement un monde sans idoles.

Il pourrait être un monde dans lequel les idoles auraient simplement changé de nom.

6. Sans Dieu, d'où vient la dignité inviolable de l'être humain ?

C'est l'une des questions les plus délicates et les plus fondamentales.

Pourquoi une personne possède-t-elle une dignité ?

Pourquoi une personne âgée qui ne peut plus produire économiquement conserve-t-elle la même valeur humaine que lorsqu'elle travaillait ? Pourquoi un enfant qui ne peut encore rien apporter à la société mérite-t-il d'être protégé ? Pourquoi une personne malade, handicapée ou dépendante doit-elle être respectée ? Pourquoi un être humain pauvre possède-t-il exactement la même dignité qu'un être humain riche ?

La réponse chrétienne est profondément simple et, en même temps, extraordinairement exigeante :

Toute personne humaine a été créée à l'image et à la ressemblance de Dieu.

La Genèse l'exprime ainsi :

« Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa » (Genèse 1,27).

La dignité humaine ne provient ni de l'intelligence, ni de la productivité, ni de la beauté, ni de la richesse, ni de la santé, ni de la position sociale, ni de l'utilité d'une personne.

Elle provient de ce que la personne est.

Chaque être humain possède une dignité qu'il ne peut perdre, parce qu'il a été voulu et créé par Dieu.

C'est l'un des apports fondamentaux de la vision chrétienne de l'homme.

Le Catéchisme développe cet enseignement aux numéros 1700 et suivants, en expliquant que la dignité de la personne humaine est enracinée dans sa création à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Cela a des conséquences concrètes sur notre manière de comprendre la vie.

L'enfant à naître n'a pas moins de dignité parce qu'il ne peut pas encore parler.

La personne âgée n'a pas moins de dignité parce qu'elle a besoin d'aide.

La personne malade n'a pas moins de dignité parce que son corps est affaibli.

La personne pauvre n'a pas moins de dignité parce qu'elle manque de ressources.

Le prisonnier ne cesse pas d'être une personne humaine, même s'il doit répondre des crimes qu'il a commis.

L'ennemi ne perd pas non plus sa condition d'être humain.

La foi catholique ne soutient pas que les sociétés sans religion seraient incapables de défendre ces principes. Il serait historiquement injuste et philosophiquement simpliste d'affirmer une telle chose.

De nombreuses personnes qui ne professent aucune foi religieuse travaillent sincèrement

pour la justice, protègent les plus vulnérables et reconnaissent la dignité de tous les êtres humains.

La question est différente : quel est le fondement ultime de cette dignité et pourquoi doit-elle demeurer inviolable, même lorsque la protéger coûte cher ou devient impopulaire ?

La conception chrétienne offre une réponse qui ne dépend pas des circonstances.

La dignité humaine ne se donne pas. Elle se reconnaît.

Et ce que Dieu a voulu et créé ne peut devenir la propriété absolue d'autres hommes.

7. Le danger d'une société qui fait de l'homme son propre dieu

La modernité a apporté des progrès extraordinaires.

La médecine a permis de traiter des maladies qui furent mortelles pendant des siècles. La science a élargi notre connaissance de l'univers. La technologie a facilité la communication et l'accès à l'information. L'humanité a développé des instruments juridiques et sociaux pour protéger les droits et limiter les abus.

L'Église n'a aucune raison de mépriser ces progrès.

Le christianisme reconnaît la valeur de la raison humaine, de la recherche scientifique et du travail légitime de l'homme sur la création.

Le problème n'est pas le progrès.

Le problème apparaît lorsque le progrès devient une sorte de salut terrestre et que l'homme commence à croire qu'il peut résoudre tous les problèmes en faisant abstraction de son Créateur.

La science peut expliquer de nombreux processus naturels, mais elle ne répond pas à elle seule à toutes les questions concernant le sens de l'existence.

La médecine peut prolonger la vie, mais elle ne peut pas faire de la mort une réalité inexistante.

La technologie peut faciliter nos relations, mais elle ne peut pas remplacer l'amour véritable.

L'économie peut produire de la richesse, mais elle ne peut pas garantir la justice morale.

La politique peut organiser la coexistence, mais elle ne peut pas racheter le cœur humain.

Lorsque l'homme se considère comme le maître absolu de la réalité, une tentation très ancienne apparaît : utiliser tout ce qui existe comme un matériau disponible pour satisfaire sa volonté.

Même les autres êtres humains peuvent finir par être considérés selon des critères d'utilité, d'efficacité ou de convenance.

La personne cesse d'être quelqu'un à aimer et à respecter pour devenir quelque chose à utiliser.

L'enseignement chrétien s'oppose radicalement à cette vision.

L'homme est maître de la création dans un sens subordonné et responsable, et non un propriétaire absolu ayant le droit de la détruire ou de la manipuler arbitrairement.

Le livre de la Genèse présente le mandat de dominer la terre (Genèse 1,28), mais cette responsabilité doit être comprise dans l'ensemble de la création voulue par Dieu.

La domination humaine n'équivaut pas à une autorisation d'agir sans limites.

C'est pourquoi une culture véritablement chrétienne ne rejette pas le progrès, mais se demande vers quoi il conduit et au service de qui il se trouve.

Tout ce que l'homme peut faire n'est pas nécessairement bon à faire.

Cette distinction est particulièrement importante à une époque où les progrès scientifiques et technologiques s'accélèrent.

La capacité technique a besoin d'une orientation morale.

Sans elle, le progrès peut devenir une accumulation de pouvoir sans compréhension suffisante de ses responsabilités.

8. Lorsque la liberté se sépare de la vérité

L'une des grandes confusions de notre époque consiste à identifier la liberté à la possibilité de faire n'importe quoi.

Dans cette perspective, toute limite semble être une menace et toute référence morale supérieure apparaît comme une contrainte.

Cependant, la tradition catholique comprend la liberté d'une manière beaucoup plus profonde.

La liberté n'est pas simplement la possibilité de choisir. Elle est la capacité de choisir le bien.

Une personne qui peut choisir entre faire le bien et commettre une injustice possède la liberté. Mais lorsqu'elle s'abandonne de manière répétée au mal, sa liberté ne se perfectionne pas : elle s'affaiblit.

Pensons à une personne dominée par une addiction. Elle peut vivre son comportement comme un choix personnel, mais cette dépendance réduit progressivement sa capacité à agir avec une véritable liberté.

Il en va de même pour d'autres formes d'esclavage moral.

Le péché promet l'autonomie, mais finit par créer des dépendances.

Saint Paul l'exprime clairement :

« Tout m'est permis, mais tout ne m'est pas profitable » (1 Corinthiens 6,12).

La liberté a besoin de discernement.

Le Catéchisme, au numéro 1733, enseigne que plus on fait le bien, plus on devient libre. La véritable liberté atteint sa perfection lorsqu'elle est ordonnée à Dieu, Bien suprême et béatitude de l'homme.

Par conséquent, la morale chrétienne n'est pas l'ennemie de la liberté.

Elle en est la défense.

Un monde qui rejette toute référence au bien objectif peut finir par confondre la liberté avec

la satisfaction immédiate des désirs.

Mais tous les désirs ne conduisent pas au bonheur. Toutes les décisions ne nous rendent pas meilleurs. Tout choix n'est pas l'expression d'une véritable liberté.

La liberté sans vérité peut devenir un esclavage déguisé en autonomie.

9. Un monde sans Dieu serait aussi un monde sans espérance transcendante

La conséquence peut-être la plus profonde d'une existence complètement fermée à Dieu serait la perte de l'espérance qui dépasse les limites de cette vie.

Le christianisme ne considère pas la mort comme une simple transition biologique dépourvue de signification. Il ne la comprend pas non plus comme la fin absolue de la personne.

La foi catholique annonce la résurrection des morts et la vie éternelle.

Le Christ a vaincu la mort.

Saint Paul écrit :

« Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, et vaine aussi notre foi » (1 Corinthiens 15,14).

La Résurrection constitue le centre de l'espérance chrétienne.

Grâce à elle, la souffrance n'a pas le dernier mot. L'injustice n'a pas le dernier mot. La mort n'a pas le dernier mot.

Cela ne signifie pas que le chrétien doive rester indifférent devant la souffrance présente en attendant simplement une récompense future.

C'est tout le contraire.

Précisément parce qu'il croit à la vie éternelle, il comprend que ses décisions ont une valeur qui dépasse les circonstances immédiates.

La charité n'est pas inutile même lorsqu'elle ne produit aucun bénéfice matériel.

Le sacrifice ne perd pas son sens même si personne ne le reconnaît.

La fidélité n'est pas une perte même si le monde récompense la trahison.

La justice reste nécessaire même si le coupable parvient à échapper aux tribunaux humains.

Dieu connaît ce que les hommes ignorent. Il voit ce qui demeure caché. Il connaît les intentions que personne ne peut juger complètement.

Et la foi chrétienne annonce que viendra le moment où chaque personne comparaîtra devant Lui.

Le Catéchisme, aux numéros 1021 et 1022, explique la réalité du jugement particulier après la mort.

Cet enseignement ne vise pas à alimenter une peur maladive, mais à rappeler le sérieux de notre existence.

Notre vie a une finalité. Nos actes ont de l'importance. L'amour que nous offrons et le mal que nous commettons ne sont pas des réalités indifférentes.

Dans un monde qui se ferme à l'éternité, il existe un danger : celui de tout mesurer exclusivement à l'aune de ses résultats immédiats.

Mais que se passe-t-il pour celui qui consacre sa vie à prendre soin d'un membre de sa famille malade sans recevoir aucune reconnaissance ? Que se passe-t-il pour celui qui renonce à un avantage injuste afin de rester fidèle à sa conscience ? Que se passe-t-il pour celui qui souffre pour défendre la vérité ?

Dans une vision purement utilitariste, ces sacrifices peuvent sembler incompréhensibles.

Dans la foi chrétienne, ils possèdent une valeur qui ne s'épuise pas dans cette vie.

L'espérance chrétienne n'élimine pas la souffrance, mais elle empêche la souffrance de devenir l'explication définitive de notre existence.

10. L'histoire a déjà connu des sociétés qui ont tenté de vivre

sans Dieu

La prétention d'organiser l'existence humaine en faisant abstraction de Dieu n'est pas nouvelle.

Tout au long de l'histoire, il a existé des courants philosophiques et des projets politiques qui ont défendu différentes formes de sécularisation, de matérialisme ou d'athéisme.

Il convient de les distinguer, car toutes les sociétés sécularisées ne sont pas identiques et tous les systèmes politiques non confessionnels ne poursuivent pas les mêmes objectifs.

Il faut également éviter une simplification historique : toute société qui perd de son influence religieuse ne devient pas automatiquement une société totalitaire.

Cependant, le XXe siècle offre des exemples particulièrement dramatiques de ce qui se produit lorsqu'une idéologie politique prétend occuper la place d'une autorité morale supérieure et soumettre l'être humain à ses propres objectifs.

Les régimes totalitaires du nazisme et du communisme soviétique, bien que différents dans leurs fondements idéologiques, leurs doctrines et leurs formes d'organisation, ont montré jusqu'où peut aller le pouvoir politique lorsqu'il détruit les limites de la dignité humaine et transforme les personnes en instruments d'un projet idéologique.

Dans les deux cas, il y eut des persécutions, des répressions et de très graves violations des droits humains.

Il ne serait pas correct d'attribuer tous ces crimes exclusivement à l'athéisme, ni d'affirmer que toute personne non croyante partage les idées de ces régimes.

L'analyse historique exige de la précision.

Mais nous pouvons en tirer un enseignement fondamental : **lorsqu'une idéologie, un État ou un dirigeant s'attribue une autorité pratiquement illimitée sur la personne humaine, la dignité individuelle est exposée à des dangers extraordinaires.**

L'Église connaît bien cette réalité.

Le Concile Vatican II, dans *Gaudium et spes*, au numéro 36, affirme la juste autonomie des réalités terrestres, mais met en garde contre une autonomie comprise comme une

indépendance à l'égard de Dieu.

La science, la politique, la culture et les institutions possèdent leurs propres lois et leurs propres méthodes, mais cela ne signifie pas qu'elles se situent en dehors de l'ordre moral.

Le même document, au numéro 20, analyse l'athéisme et ses différentes formes. Il reconnaît que la responsabilité de sa diffusion peut être liée, dans certains cas, à la réaction critique face au mauvais exemple des croyants et aux carences de l'éducation religieuse.

Cette observation est particulièrement importante.

L'Église ne peut pas se contenter de signaler les erreurs d'une société qui s'éloigne de Dieu. Elle doit également examiner son propre témoignage.

Si nous parlons d'amour et vivons dans l'égoïsme, si nous proclamons la vérité et pratiquons le mensonge, si nous défendons la dignité humaine et méprisons notre prochain, nous donnons une image déformée de l'Évangile.

Il ne suffit pas d'affirmer que Dieu est nécessaire.

Nous devons montrer par notre vie que vivre avec Dieu transforme réellement l'homme.

11. Une personne sans foi peut-elle être bonne ?

Cette question mérite une réponse claire, car la sérieux de tout ce que nous venons d'exposer en dépend.

Oui. Une personne qui ne croit pas en Dieu peut accomplir de bonnes actions, pratiquer la justice, se sacrifier pour les autres, défendre les faibles et vivre avec une grande rectitude morale.

L'Église n'a jamais enseigné que seuls les croyants étaient capables de reconnaître ou de pratiquer le bien.

La raison humaine peut connaître de nombreuses vérités morales. La loi naturelle est inscrite dans le cœur de l'homme et peut être reconnue par l'intelligence humaine.

Saint Paul, dans Romains 2,14-15, explique que les païens qui n'ont pas la Loi peuvent accomplir naturellement ce que prescrit la Loi, montrant ainsi que l'exigence morale est inscrite dans leurs cœurs.

Le Catéchisme développe cette doctrine aux numéros 1954 à 1960.

Par conséquent, nous ne devons pas confondre l'affirmation selon laquelle Dieu est le fondement ultime du bien avec l'affirmation selon laquelle une personne aurait besoin de professer explicitement une foi religieuse pour accomplir de bonnes actions.

Ce sont deux questions différentes.

Un homme peut ne pas connaître Dieu et, cependant, agir conformément à sa loi morale.

Il peut également se produire le contraire : une personne peut se proclamer croyante et vivre à l'opposé des commandements de Dieu.

La foi chrétienne ne confère pas automatiquement la vertu. Elle exige une conversion permanente.

Alors, quelle différence Dieu introduit-il ?

Il introduit le fondement ultime de la réalité morale et sa plénitude.

Le chrétien ne considère pas que la bonté dépende exclusivement d'une convention humaine, mais il reconnaît que le bien trouve son origine et sa perfection en Dieu.

En outre, il connaît par la Révélation une vérité qui dépasse ce que la raison peut atteindre par elle-même : l'homme est appelé à participer à la vie divine.

Nous ne sommes pas uniquement destinés à être des citoyens honnêtes ou des personnes socialement respectables.

Nous sommes appelés à la sainteté.

Et cet appel transforme profondément la compréhension de notre existence.

12. Le monde sans Dieu commence aussi dans le cœur de l'homme

Il serait trop facile de parler d'un monde sans Dieu comme s'il s'agissait exclusivement d'un problème politique, culturel ou institutionnel.

L'absence de Dieu commence souvent d'une manière beaucoup plus discrète.

Elle commence lorsque nous cessons de prier parce que nous croyons pouvoir tout résoudre par nous-mêmes.

Lorsque nous prenons des décisions sans nous demander si elles plaisent à Dieu.

Lorsque nous choisissons ce qui est avantageux plutôt que ce qui est juste.

Lorsque nous laissons le travail, l'argent, les préoccupations ou les divertissements occuper tout notre temps.

Lorsque nous connaissons les commandements, mais vivons comme s'ils n'avaient aucune importance.

Lorsque nous nous tournons vers Dieu uniquement dans les moments de nécessité et que nous l'oublions lorsque tout va bien.

Il est possible de vivre entouré de symboles religieux et d'avoir le cœur pratiquement fermé à Dieu.

Il est également possible qu'une société conserve ses temples, ses célébrations et ses traditions tout en perdant progressivement le sens surnaturel de la foi.

La question ne consiste pas seulement à savoir combien de personnes se déclarent croyantes, mais quelle place Dieu occupe réellement dans leurs décisions.

Jésus-Christ a prononcé des paroles qui devraient nous faire réfléchir :

« Nul ne peut servir deux maîtres » (Matthieu 6,24).

Nous ne pouvons pas placer Dieu dans un coin de notre existence et espérer que le reste de notre vie demeure complètement indépendant de Lui.

La foi n'est pas un compartiment séparé.

Elle doit éclairer notre manière de travailler, d'éduquer, d'aimer, de gérer nos biens, de traiter les autres et d'affronter les difficultés.

Un monde sans Dieu ne commence pas nécessairement par une déclaration publique

d'athéisme.

Il peut commencer par une décision quotidienne : vivre comme si Dieu n'existait pas.

13. Comment un catholique doit-il répondre à un monde qui veut se passer de Dieu ?

La réponse chrétienne ne peut pas consister dans le désespoir, le mépris de ceux qui pensent autrement ou la nostalgie stérile d'un passé idéalisé.

Elle ne doit pas non plus se réduire à une confrontation permanente avec la société.

Le catholique est appelé à témoigner de la vérité avec fermeté, mais aussi avec charité.

Le Christ ne nous a pas envoyés pour haïr le monde, mais pour annoncer l'Évangile et être lumière au milieu de lui.

« Vous êtes la lumière du monde » (Matthieu 5,14).

Cette responsabilité commence dans notre propre vie.

Retrouver la prière

Nous ne pouvons pas transmettre une foi que nous-mêmes ne cultivons pas.

La prière nous rappelle que nous ne sommes pas le centre de l'univers et que nous avons besoin de Dieu.

La prière quotidienne, la récitation du saint Rosaire, la lecture de la Sainte Écriture et la participation consciente à la sainte Messe permettent de maintenir vivante notre relation avec Lui.

Il ne s'agit pas d'accumuler mécaniquement des pratiques religieuses, mais d'apprendre à vivre en présence de Dieu.

Éduquer nos enfants dans la vérité

Les enfants ont besoin de bien davantage que d'informations, de divertissements et de préparation professionnelle.

Ils ont besoin d'apprendre que la vie a un sens, qu'il existe des obligations morales, que le bien exige des sacrifices et que tout ce que l'on désire ne doit pas nécessairement être accompli.

La famille chrétienne possède une responsabilité irremplaçable dans cette formation.

Apprendre aux enfants à prier, leur expliquer les commandements, leur parler de Jésus-Christ, leur transmettre l'histoire de l'Église et leur apprendre à distinguer le bien du mal sont des tâches fondamentales.

Nous ne devons pas déléguer entièrement cette responsabilité à l'école, aux institutions ou aux médias.

Défendre la vérité avec charité

La vérité chrétienne n'a pas besoin du mensonge, de la manipulation ou de l'insulte pour être annoncée.

Nous devons apprendre à argumenter, à étudier, à écouter et à répondre avec sérénité.

La fermeté doctrinale n'est pas incompatible avec la charité.

Au contraire, la charité authentique ne peut être séparée de la vérité.

Saint Paul enseigne que nous devons vivre « la vérité dans la charité » (Éphésiens 4,15).

C'est une orientation fondamentale pour les catholiques qui participent aux débats culturels et sociaux de notre époque.

Pratiquer les œuvres de miséricorde

Un monde sans Dieu peut beaucoup parler de valeurs, mais le chrétien est appelé à transformer la charité en une réalité concrète.

Visiter le malade, aider celui qui est dans le besoin, accompagner la personne âgée, nourrir celui qui a faim, consoler celui qui souffre et pardonner à celui qui nous a offensés sont autant de manières concrètes de montrer l'amour de Dieu.

La foi ne peut pas rester au stade des paroles.

Jacques écrit :

« La foi, si elle n'a pas les œuvres, est tout à fait morte » (Jacques 2,17).

Notre manière de traiter notre prochain doit démontrer que Dieu n'est pas une idée abstraite, mais une présence qui transforme la vie.

Ne pas avoir peur d'être différents

Le chrétien n'est pas appelé à s'adapter automatiquement à tous les courants culturels.

Il y a des moments où suivre le Christ exige d'aller à contre-courant de l'opinion dominante.

La fidélité peut avoir un prix.

Elle peut exiger de renoncer à un avantage, de supporter l'incompréhension ou de défendre une conviction que d'autres considèrent comme dépassée.

Mais la conscience chrétienne ne peut pas modifier la vérité pour obtenir l'approbation des autres.

La fidélité à Dieu vaut davantage que les applaudissements du monde.

14. L'Église n'annonce pas simplement un monde meilleur : elle annonce Jésus-Christ

Il existe une tentation au sein même du christianisme qu'il convient d'éviter : réduire la mission de l'Église à la promotion de certaines valeurs humaines.

La solidarité, la justice, la fraternité, la paix et la défense des plus vulnérables sont des conséquences importantes de l'Évangile.

Mais le christianisme est bien plus qu'une proposition éthique.

Si le Christ n'était qu'un maître de bons principes, il pourrait être comparé à d'autres grands penseurs de l'humanité.

Mais l'Église proclame quelque chose d'incomparablement plus grand : Jésus-Christ est le Fils éternel de Dieu fait homme, mort et ressuscité pour notre salut.

Le christianisme n'annonce pas uniquement que nous devons devenir de meilleures personnes.

Il annonce que nous avons besoin d'être sauvés.

Le péché n'est pas simplement une imperfection psychologique ou une difficulté de coexistence. Il est une rupture de la relation avec Dieu.

Et le salut ne consiste pas exclusivement à construire une société plus juste, même si la justice fait partie de la vocation chrétienne.

Il consiste dans la réconciliation de l'homme avec Dieu par Jésus-Christ.

C'est pourquoi l'Église ne peut pas remplacer l'annonce du Christ par un discours limité aux valeurs qui sont acceptables pour chaque époque.

Si nous cessons de parler de la grâce, du péché, de la conversion, de la Croix, de la Résurrection et de la vie éternelle, nous aurons réduit l'Évangile à une proposition humaine.

Le prologue de l'Évangile selon saint Jean commence par une affirmation qui contient toute la grandeur de la foi chrétienne :

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu » (Jean 1,1).

Et plus loin, il déclare :

« Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous » (Jean 1,14).

Dieu n'est pas demeuré indifférent à l'humanité.

Il est entré dans notre histoire.

Il a assumé notre nature.

Il a souffert et il est mort pour nous.

Et il est ressuscité.

C'est pourquoi le christianisme n'est pas une philosophie de l'absence, mais l'annonce d'une Présence.

Ce n'est pas une idéologie construite par des hommes en quête de sens, mais la réponse de Dieu qui vient à la rencontre de l'homme.

15. Le véritable problème d'un monde sans Dieu : oublier pourquoi nous avons été créés

Après avoir parcouru ces questions, nous pouvons revenir à la question initiale.

À quoi ressemblerait un monde sans Dieu ?

Il aurait probablement encore des villes, des universités, des hôpitaux, des gouvernements, des tribunaux, des familles, des scientifiques, des artistes et des personnes capables d'accomplir de grands sacrifices.

Nous ne devons pas nécessairement imaginer un scénario de chaos absolu.

L'homme conserve son intelligence, sa conscience morale et sa capacité naturelle à reconnaître de nombreux biens, même lorsqu'il ne reconnaît pas son Créateur.

Mais ce serait un monde qui aurait volontairement fermé son horizon à la vérité la plus profonde de l'existence.

Un monde qui pourrait construire de grands édifices, mais oublier pourquoi l'homme vit.

Qui pourrait multiplier ses connaissances, mais ne pas trouver de réponse définitive au sens de l'existence.

Qui pourrait développer des instruments de pouvoir extraordinaires, mais devrait constamment justifier pourquoi ce pouvoir doit respecter l'être humain.

Qui pourrait établir des règles, mais continuerait à se heurter à la question de savoir ce qui rend une règle véritablement juste.

Qui pourrait parler d'amour, mais aurait perdu la plénitude de l'Amour qui vient de Dieu.

Qui pourrait prolonger la vie, mais ne pourrait pas offrir par ses propres moyens une réponse définitive à la mort.

Et surtout, ce serait un monde dans lequel l'homme risquerait d'oublier qu'il n'est pas Dieu.

Voilà la question centrale.

Il ne s'agit pas d'affirmer que les non-croyants sont nécessairement de moins bonnes personnes, ni de nier les biens qui peuvent exister dans les sociétés sécularisées.

Il s'agit de comprendre que l'homme a besoin d'une vérité qui ne dépende pas de lui, d'un bien qu'il ne puisse pas modifier à sa convenance et d'une espérance qui ne s'achève pas avec les limites de son existence terrestre.

Il a besoin de reconnaître qu'il existe Quelqu'un au-dessus du puissant, qu'il existe une justice supérieure à la volonté des gouvernants, qu'il existe une dignité qu'aucune majorité ne peut accorder ni retirer et que la vérité ne dépend pas du nombre de personnes disposées à l'accepter.

Ce Quelqu'un est Dieu.

Et son visage nous a été révélé en Jésus-Christ.

Conclusion : lorsque l'homme chasse Dieu, il ne devient pas Dieu ; il cesse de reconnaître qui il est

Un monde sans Dieu peut sembler, à première vue, un monde libéré des obligations religieuses, des limites morales et d'une autorité transcendante.

Mais la véritable liberté ne consiste pas à vivre sans aucune référence supérieure.

Elle consiste à vivre conformément à la vérité de ce que nous sommes.

L'homme ne grandit pas lorsqu'il s'éloigne de son Créateur. Il ne devient pas plus libre lorsqu'il rejette le bien. Il ne devient pas plus puissant lorsqu'il se considère comme le maître absolu de la vérité.

Au contraire, lorsqu'il oublie Dieu, il risque également d'oublier sa propre dignité, ses limites et sa destinée.

Nous avons besoin de Dieu, non pas parce que nous serions incapables de construire des hôpitaux, de développer la science, d'adopter des lois ou de pratiquer la solidarité sans motivation religieuse explicite.

Nous avons besoin de Lui parce qu'aucune de ces réalités ne peut prendre sa place.

Nous avons besoin de Dieu parce que le puissant doit répondre devant quelqu'un. Parce que l'innocent possède une dignité que personne ne peut lui enlever. Parce que la justice doit se situer au-dessus des intérêts. Parce que la vérité ne peut dépendre des majorités. Parce que le bien ne peut être réduit à une préférence. Parce que l'amour trouve en Dieu sa plénitude. Et parce que la mort n'a pas le dernier mot.

Peut-être que la question la plus inquiétante n'est pas de savoir à quoi ressemblerait un monde sans Dieu.

Peut-être devrions-nous nous demander quelle part de ce monde nous avons déjà laissé entrer dans nos propres vies.

Combien de fois prenons-nous des décisions sans compter avec Lui ? Combien de fois défendons-nous nos opinions avec plus de passion que la vérité ? Combien de fois recherchons-nous la reconnaissance des hommes en oubliant de plaire à Dieu ? Combien de fois voulons-nous les bienfaits de la foi sans accepter les exigences de la conversion ?

Le monde n'a pas besoin d'un christianisme qui aurait honte de parler de Dieu.

Il a besoin de chrétiens qui connaissent leur foi, vivent selon ses commandements, aiment la vérité, pratiquent la charité et n'ont pas peur d'annoncer Jésus-Christ.

Nous ne sommes pas appelés à être les maîtres du monde, mais les témoins de Celui par qui le monde existe.

Car l'homme peut tenter de vivre sans Dieu, mais il ne pourra jamais cesser de dépendre de Lui.

Il peut le rejeter, l'oublier ou l'ignorer, mais il ne peut pas le remplacer.

Et lorsque toutes les richesses auront disparu, lorsque le pouvoir aura pris fin, lorsque les idéologies seront passées et lorsque les empires auront été réduits en poussière, demeurera la vérité qui traverse toute l'histoire :

Dieu est le commencement et la fin. Le Bien absolu. La Vérité éternelle. Le fondement de toute justice et la source de toute vie.

Et face à toute tentative de l'homme de prendre sa place, continuera de résonner la parole

de Jésus-Christ :

« Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin » (Apocalypse 21,6).

Un monde sans Dieu peut continuer d'exister pendant un certain temps. Mais un monde qui oublie Dieu finit par oublier la raison la plus profonde pour laquelle il vaut la peine de vivre.

Car lorsque Dieu cesse d'être au centre, n'importe quelle autre chose peut tenter d'occuper son trône. Et aucune créature, aussi puissante soit-elle, n'est née pour occuper la place de son Créateur.